

Un corpus nommé désir : le laboratoire d'étonnement pour réintroduire l'affect dans la recherche

A Corpus Named Desire: The Amazement Laboratory to Reintroduce Affect in Research

Tommy Collin-Vallée et Maryvonne Merri

Volume 9, numéro 3-4, 2020

Les ficelles de l'analyste

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1073581ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1073581ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université de Sherbrooke
Champ social éditions

ISSN

1925-4873 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Collin-Vallée, T. & Merri, M. (2020). Un corpus nommé désir : le laboratoire d'étonnement pour réintroduire l'affect dans la recherche. *Phronesis*, 9(3-4), 59–70. <https://doi.org/10.7202/1073581ar>

Résumé de l'article

Cette contribution présente les fondements d'un laboratoire d'étonnement comme moyen méthodologique de transformer un objet de déception en objet de désir pour le chercheur. Tout d'abord, les auteurs proposent une lecture spinoziste de leurs émotions causées par leur confrontation avec un matériau étranger au domaine de la psychologie, un docu-feuilleton sur le décrochage scolaire intitulé « Les persévérants » (Ferron et Baer, 2014). Ils considèrent l'étonnement comme un affect pour renouveler l'intérêt du chercheur pour son sujet de recherche. Ils en examinent ensuite les conditions d'émergence. Enfin, les conditions de mise en place d'un laboratoire d'étonnement sont illustrées par des exemples tirés de la littérature et des pratiques des auteurs.

Un corpus nommé désir : le laboratoire d'étonnement pour réintroduire l'affect dans la recherche

Tommy COLLIN-VALLÉE et Maryvonne MERRI

Université du Québec à Montréal, Canada
collin-vallee.tommy@courrier.uqam.ca
merri.maryvonne@uqam.ca

Résumé : Cette contribution présente les fondements d'un laboratoire d'étonnement comme moyen méthodologique de transformer un objet de déception en objet de désir pour le chercheur. Tout d'abord, les auteurs proposent une lecture spinoziste de leurs émotions causées par leur confrontation avec un matériau étranger au domaine de la psychologie, un docu-feuilleton sur le décrochage scolaire intitulé « Les persévérants » (Ferron et Baer, 2014). Ils considèrent l'étonnement comme un affect pour renouveler l'intérêt du chercheur pour son sujet de recherche. Ils en examinent ensuite les conditions d'émergence. Enfin, les conditions de mise en place d'un laboratoire d'étonnement sont illustrées par des exemples tirés de la littérature et des pratiques des auteurs.

Mots-clés : Affects, Corpus audio-visuel, Étonnement, Laboratoire, Méthodologie

A Corpus Named Desire : The Amazement Laboratory to Reintroduce Affect in Research

Abstract : This contribution presents the fundamentals of an amazement laboratory as a methodological means of transforming an object of disappointment into an object of desire for the researcher. First, the authors report on a Spinozist reading of their affects caused by their confrontation with a foreign material to the field of psychology, a docu-soap opera about school dropout entitled « Les persévérants » (Ferron & Baer, 2014). They consider astonishment as an affect to renew the interest of the researcher for his research subject. Then they examine its conditions of emergence. Finally, the conditions for setting up an amazement laboratory are illustrated by examples drawn from the literature and the authors practices.

Keywords : Affects, Amazement, Audio-visual corpus, Laboratory, Methodology

Introduction

Dans cet article, nous faisons nôtre le double mouvement mis en exergue par Vygotski (Barisnikov et Petitpierre, 1994) qui affirme que « la pensée qui n'est pas motivée [affectivement] est impossible, comme le serait l'opération sans cause » (p. 224), mais que « si la pensée ne changeait rien dans l'opération dynamique, elle ne serait absolument pas nécessaire » (p. 229). En effet, empruntant sa conception des affects à Spinoza, Vygotski les définit à la fois comme des « états corporels qui augmentent ou diminuent l'aptitude du corps lui-même à l'action, la favorisent ou la restreignent » et comme les « idées que l'on a de ces états » (Vygotsky, 2014, p. 105).

Pourtant, l'irruption d'affects dans la recherche en psychologie a souvent mauvaise presse¹, car l'affectivité du chercheur remettrait en question sa posture d'objectivité. Cette idée que nos décisions doivent se fonder sur la raison, l'émotion étant source de biais, est d'origine cartésienne. Elle est toujours d'actualité en recherche malgré l'avancée des connaissances sur le rôle des émotions et des sentiments dans le processus de prise de décision. Or, c'est plutôt l'absence d'émotions et de sentiments qui empêcherait d'être rationnel et « l'erreur de Descartes » est d'avoir instauré une séparation entre raison et émotion (Damasio, 2010).

Dans toute démarche de thèse, « le travail (de recherche) doit être pris dans le désir » (Barthes, 1972, p. 1) et c'est le corpus du chercheur qui « figure le désir » (Coustille, 2014). « Si cette prise ne s'accomplit pas, le travail est morose, fonctionnel, aliéné » (Barthes, 1972, p. 1) et le chercheur fait l'expérience d'émotions empêchées, dépourvues de significations, qui ne permettent plus la transformation des rapports entre affect et intellect (Ciavaldini-Cartaut, Venet et St-Gelais-Mérineau, 2015). Le développement avorté de l'activité ou l'activité empêchée renvoie à des « émotions qui dégénèrent en passions tristes » (Clot, 2008, p. 7).

Ainsi, face à l'irruption d'un affect négatif comme la déception, le chercheur est dans l'incapacité d'appréhender l'objet de recherche autrement que dans une pensée critique, alors que l'objectivité est prise par la méthode scientifique. La solution pour dépasser cette déception serait alors de travailler l'affect plutôt que de le cacher derrière des théories par affinités, de dépasser son propre désir au lieu de l'affronter. Pour transformer ses affects tristes en affects favorables à sa persévérance (Spinoza et Misrahi, 1677/2016), nous avons besoin d'une « ficelle » (Becker, 2002) méthodologique, un « truc simple » pour déployer le double mouvement de l'affect et de l'intellectuel. Face au manque d'espace pour travailler l'affect dans le contexte universitaire, cette ficelle se déploiera dans un « laboratoire d'étonnement », lieu de restauration de notre désir de recherche (Barthes, 1972).

Nous exposerons les fondements du « laboratoire d'étonnement » comme ficelle, soit un ensemble de conditions matérielles et sociales dans un espace collectif d'analyse des pratiques du chercheur dans leurs dimensions cognitives et affectives et effectuée dans une visée d'apprentissage, de co-développement et de diffusion. D'abord, nous présenterons l'étonnement comme posture permettant de dépasser les affects tristes en nous appuyant sur notre expérience personnelle de chercheur. Ensuite, nous expliciterons les aménagements de situations favorables à l'étonnement du chercheur. Enfin, nous exposerons les principes méthodologiques du laboratoire d'étonnement en nous appuyant sur notre expérience personnelle ainsi que sur les expériences du laboratoire de changement d'Engeström (1996) et du groupe Balint (Moreau-Ricaud, 2001) comme modèles prototypiques. Nous prendrons notre expérience de doctorant à titre d'illustration de l'épreuve de la déception et du travail de cet affect dans un laboratoire d'étonnement.

1. Dans l'environnement de travail des deux auteurs, la recherche en psychologie de l'éducation s'inscrit majoritairement dans un paradigme positiviste.

Notre corpus de recherche pour le doctorat de psychologie de l'éducation est constitué des six épisodes d'un docu-feuilleton diffusé à l'hiver 2014 sur la chaîne canadienne ICI RDI à propos de la mise en œuvre d'un programme d'aide en persévérance scolaire auprès de neuf élèves à risque de décrochage (Ferron et Baer, 2014)².

De la déception à l'ouverture par l'étonnement

Notre positionnement scientifique et le choix du corpus constitué par Les persévérants (Ferron et Baer, 2014) ne sont pas l'affaire d'un intellect qui serait « affranchi des affects » (Clot, 2015, p. 225). En effet, nous espérons éprouver un conflit intérieur entre la familiarité et l'étrangeté des programmes d'intervention auprès des élèves à risque de décrochage au Québec. Si nous sommes familiers, en tant que scientifiques, des choix psychologiques et éducatifs des experts intervenant dans Les Persévérants, nous souhaitons éprouver l'étrangeté d'observer ce programme diffusé à la télévision.

Le choix du docu-feuilleton, devenu objet de notre recherche, exprime également notre goût pour la mise en récit d'une rencontre, peut-être extravagante, entre des experts et des élèves d'un établissement « difficile ». Ainsi, la réception de cette œuvre télévisuelle nous fait vivre une expérience affective et sensible qui va au-delà de l'expression de l'émotion (Rochex, 1997) pour une transformation de notre sensibilité et de notre pensée (Aristote et Auffret, 1997 ; Vygotski, 2005).

En promettant une solution extraordinaire pour le décrochage scolaire, problème ordinaire et chronique dans la société québécoise, les réalisateurs et les experts du docu-feuilleton Les persévérants créent chez les téléspectateurs et nous-mêmes un espoir né « de l'image d'une chose future » pourtant « incertaine » (Spinoza et Misrahi, 1677/2016, p. 217). D'ailleurs, la diffusion de la série suscite un contentement quasi-unanime chez les journalistes et les téléspectateurs, comme en témoignent les articles de presse (Daignault, 2014 ; Dumas, 2014 ; Goulet, 2014 ; Roy, 2014) et les messages déposés sur le forum internet (<http://perseverants.radio-canada.ca/salon-de-discussion>) de l'émission. Le « progrès », l'« implication », la « délivrance » des élèves relancent l'espoir :

- Un journaliste : Déjà à la fin du deuxième épisode, on constate le progrès accompli par le groupe des neuf. Le jeune Maksat, qui souffre d'obésité, courra même un parcours de quatre kilomètres (Dumas, 2014).
- Un téléspectateur : Quelle belle et bonne série. Bravo à tous les intervenants pour leur implication. Surtout et surtout bravo à nos jeunes qui ont persévéré pendant toutes ces semaines. [...] Je peux vous témoigner que j'ai rencontré une quantité importante de gens qui avaient votre profil et qui n'ont pas eu votre chance. [...] Quelques-uns sont sortis de ce borborygme infernal et comme vous leur délivrance s'est faite dans la douleur. (<http://perseverants.radio-canada.ca/salon-de-discussion>, Publié le 14 avril 2014).

Pourtant, a contrario des journalistes et des téléspectateurs, Les persévérants a été pour nous cause de déception, de « tristesse (...) d'une chose arrivée contre ce que nous espérions » (Spinoza et Misrahi, 1677/2016). Notre désir d'étrangeté a été déçu. Cette série contrecarre l'esprit critique du téléspectateur par la persuasion du bien-fondé du programme et le dispositif est imposé sans ambages aux élèves participants. En d'autres termes, le docu-feuilleton « Les persévérants » oscille entre banalité et spectacle. Par exemple, au premier épisode, tel expert se comporte avec vanité personnelle : « Moi, j'ai un CV, je dirais, grand comme ça. [...] Pis j'ai fait toutes sortes de défis que les gens qualifiaient d'extraordinaires » (Ferron et Baer, 2014, 5 : 05). Tel « petit pas » diététique suscite le dégoût des élèves : « Je peux pu goûter ça. C'est dégueu. Poubelle immédiatement » (13 : 15). Tel élève, lors du quatrième épisode (25 : 30), énonce à haute voix l'ennui ressenti : « At the beginning, c'était du fun. C'était quelque chose différent. Mais recently, it's been way boring. Like mega waste of time ».

Cette expérience de déception est une perte de puissance et une mise à mal de la conservation de notre désir (Spinoza et Misrahi, 1677/2016). Elle est plus prosaïquement désignée comme une « panne » par Barthes (Coustille, 2014). L'étudiant perd alors de vue son objet-corpus et choisit un « sujet » acceptable par le « sur-moi » académique (Coustille, 2014) au risque de ne pouvoir réorienter son désir (Barthes, 1972).

2. Les persévérants (Ferron et Baer, 2014) est un docu-feuilleton en six épisodes diffusé à l'hiver 2014 sur la chaîne canadienne ICI RDI à propos de la mise en œuvre d'un programme d'aide en persévérance scolaire. Tout comme d'autres docu-feuilletons diffusés aux États-Unis et en Grande-Bretagne (The Scholar, Dream School), Les persévérants entend faire la démonstration pour le téléspectateur d'une « nouvelle solution » pour un « vieux » problème : le décrochage. La solution proposée à neuf élèves montréalais en difficulté à l'école secondaire repose sur « trois petits pas » : bien manger, faire de l'exercice et optimiser leur bien-être psychologique. Ce programme se déroule en 13 semaines sous la supervision de cinq experts (psychologue, médecin, nutritionniste, orthopédiste, coach sportif) et au contact d'invités (maître de karaté, humoriste, chef cuisinier, etc.).

Il s'applique alors à une utilisation des concepts et des méthodes comme un « geste ressassant, usant, grignotant » (Coustille, 2014) pour être en conformité avec la définition par l'institution de « meilleures pratiques de recherche ». En effet, selon l'Ordre des Psychologues du Québec, les meilleures recherches, cliniquement significatives, « devraient se fonder sur une documentation exhaustive, un échantillonnage représentatif, une validité statistique et clinique et s'appuyer sur un large ensemble de données » (Ordre des Psychologues du Québec, 2018).

Dès lors, comment dépasser l'émoussement de notre sensibilité et notre persévérance ? À la suite d'Eco, nous pensons qu'une « réouverture de l'œuvre » (Eco, 1965) est nécessaire. Pour cela, Eco nous invite à imposer à notre sensibilité une quarantaine pour retrouver « notre étonnement devant les suggestions de l'œuvre » (Eco, 1965, p. 57). Pour Aristote, l'étonnement que les choses sont ce qu'elles sont est le processus fondateur et initiateur de la démarche de pensée en recherche. Pour reprendre les termes d'Aristote « apercevoir une difficulté et s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance » (Aristote, 1879, sect. 982b). Il nous faut donc prendre du recul par rapport à notre corpus et notre regard déçu sur celui-ci pour nous déshabituer de l'effet qu'il provoque en nous.

Les aménagements de situations favorables à l'étonnement

Jobert et Thievenaz (2014) proposent six aménagements (tableau 1) de situations favorables à l'étonnement pour la formation continue des adultes. Nous les adoptons pour la formation des chercheurs :

- Être confronté à des phénomènes, des objets ou des problèmes, qui stimulent l'intérêt de l'apprenant et l'incitent à s'engager dans une activité d'expérimentation ;
- Apprendre à mieux connaître sa façon de s'étonner ;
- Comprendre les obstacles et les difficultés susceptibles d'empêcher ou de freiner la survenance de l'étonnement ;
- Découvrir comment d'autres se sont étonnés avant soi, ainsi que les raisons de leur étonnement ;
- Donner à celui qui se forme l'occasion de verbaliser ses étonnements et, ce faisant, de les appréhender sous un nouveau jour ;
- Mettre en commun et « patrimonialiser » les étonnements afin de les mettre au service d'un collectif qui pourra les faire fructifier.

Nous regroupons ces six aménagements selon trois dimensions relationnelles. Le premier aménagement réfère à la dimension projective, soit la relation chercheur-objet. Cette relation est marquée par la nature stimulante de l'objet ou du phénomène pour le chercheur.

Les aménagements 2 et 3 s'inscrivent dans une dimension intrapsychique, l'aménagement 2 dénotant un travail de connaissance de soi (par exemple ses mécanismes de défense) et l'aménagement 3 impliquant plutôt les aspects limitatifs de la capacité d'étonnement du chercheur (par exemple une réaction d'angoisse face à un objet). Les aménagements 4, 5 et 6 réfèrent à la dimension historico-culturelle : les méthodes de l'étonnement peuvent ainsi s'inspirer des instruments (psychologiques ou matériels) employés dans une culture et à un moment donné.

Ces instruments, élaborés ou créés pour soi et pour le collectif, évoluent « en relation avec les situations d'action » dans lesquels ils sont engagés par le chercheur (Clot, 1999, p. 284). L'aménagement 4 invite à s'intéresser à l'apport des chercheurs qui nous ont précédés, aux problèmes auxquels ils ont été confrontés et à leurs « ficelles » (Becker, 2002). L'aménagement 5 réfère plutôt à la possibilité de créer un espace d'expression de l'affect pour l'apprenti chercheur. La dimension 6 réfère à l'intérêt pour la transmission des ficelles ainsi développées. Le tableau suivant (tableau 1) synthétise la correspondance entre les aménagements et les dimensions relationnelles.

Les aménagements favorables à l'étonnement (Jobert et Thievenaz, 2014)	Les trois dimensions relationnelles pour une méthodologie de l'étonnement
1 : Être confronté à des phénomènes, des objets ou des problèmes, qui stimulent l'intérêt de l'apprenant et l'incitent à s'engager dans une activité d'expérimentation	Dimension projective
2 : Apprendre à mieux connaître sa façon de s'étonner	Dimension intrapsychique
3 : Comprendre les obstacles et les difficultés susceptibles d'empêcher ou de freiner la survenance de l'étonnement	
4 : Découvrir comment d'autres se sont étonnés avant soi, ainsi que les raisons de leur étonnement	Dimension historico-culturelle
5 : Donner à celui qui se forme l'occasion de verbaliser ses étonnements et, ce faisant, de les appréhender sous un nouveau jour	

TABEAU 1. AMÉNAGEMENTS ET DIMENSIONS RELATIONNELLES DE L'ÉTONNEMENT

Si ces propositions d'aménagement nous informent sur les situations propices à l'émergence de l'étonnement, elles laissent cependant en suspens le « comment », soit les moyens méthodologiques à mettre en œuvre pour maintenir l'étonnement. Nous proposons à présent un examen des trois dimensions relationnelles pour une méthodologie de l'étonnement.

L'étonnement dans la relation entre le chercheur et l'objet : la dimension projective (aménagement 1)

L'approche positiviste considère l'objectivité du chercheur et l'indépendance entre le chercheur et le participant comme des balises pour le processus de recherche. Cette position, fondée sur le modèle de l'homme « maître et possesseur de la nature » (Descartes, 1637/2013), cherche à liquider l'affect du chercheur. Les réactions émotives du chercheur ne seraient alors que des sources de biais dont il faut se prémunir par l'emploi de méthodes d'analyses validées, de construits théoriques et d'hypothèses de recherche appuyées par les données. À la suite de l'ethnopsychanalyste Georges Devereux, nous assumons qu'une telle étude scientifique de l'homme « est entravée par l'angoisse provoquée par le "chevauchement" du sujet d'étude et de l'observateur » (Devereux, La Barre et Sinaceur, 2012, p. 16). L'observateur se défend de cette angoisse en inventant des procédés pour accroître la distance entre l'observateur et l'observé. Cette distance serait sous-tendue par le « contre-transfert » compris comme « la somme totale des déformations qui affectent la perception et les réactions de l'analyste envers son patient » (Devereux et al., 2012, p. 75). Le modèle objectiviste, prégnant en psychologie nous apparaît incompatible avec l'étonnement comme cadre de pensée structurant, dans la mesure où ce cadre implique un rapport d'ouverture aux affects suscités par la confrontation à l'objet de recherche.

Les directeurs de thèse comme les doctorants connaissent les risques d'un tel émoussement de la sensibilité : un rapport instrumental au travail de thèse pour « en finir, enfin » et « obtenir, enfin, le diplôme » voire l'abandon de la scolarité au cycle supérieur. Ainsi, dans notre propre parcours doctoral, nous avons rapidement opté pour un « sujet de recherche » congruent avec notre première interprétation du corpus. Nous avons entrepris un premier travail d'analyse de la série lors de notre thèse de spécialisation (Collin-Vallée, 2015) qui était fortement teintée d'une visée pessimiste dans laquelle les experts exerçaient des gestes de « domination » (Martuccelli, 2004) envers les élèves qui répliquaient par des actes de « résistance » (Hollander et Einwohner, 2004). Cette analyse déboucha sur une description d'une structure d'interaction dans laquelle les élèves étaient contraints de participer au programme sans possibilité d'y échapper ou de le remettre en question. L'adoption d'un modèle de pensée cohérent avec nos préconceptions peut alors être interprétée comme une réaction d'angoisse du chercheur susceptible de déformer nos données et nos conclusions (Devereux et al., 2012). À l'opposé, une méthode de l'étonnement opère un renversement dans la posture du chercheur.

Il passe d'un sujet capable de plier le réel, de soumettre ses affects à sa pensée, à un sujet capable d'être affecté, à même d'ouvrir le cercle de ses processus psychiques à l'effraction du réel. À cette figure de l'homme dont la puissance d'agir lui permet d'être en plein contrôle de son environnement, Clot (2003, p. 76) oppose l'idée d'un sujet « plein de possibilités non réalisées » et dont le comportement réalisé ne représente qu'une « infime part de ce qui est possible ». C'est son incomplétude qui le rend disponible au développement de l'activité (Clot, 2015).

L'étonnement dans la relation entre le chercheur et lui-même : la dimension intrapsychique (aménagements 2 et 3)

Les méthodes quantitatives et qualitatives actuellement employées en psychologie engagent le plus souvent des données relatives aux comportements du sujet et contrôlent l'influence de l'observateur. Un troisième type de données est alors laissé en suspens : les angoisses de l'observateur face à ses propres observations (Devereux et al., 2012).

Or, en étudiant des sujets humains, l'observateur s'étudie inévitablement lui-même. Le conflit qu'il éprouve ainsi explique, selon nous, pourquoi on invente tant de procédés pour accroître le détachement et assurer l'objectivité en inhibant jusqu'à la conscience créatrice de la solidarité de l'observateur avec ses sujets. Ce conflit explique également pourquoi on invente aussi peu de procédés qui promeuvent l'empathie, la seule empathie méthodologiquement pertinente s'enracinant dans la reconnaissance qu'observateur et observé sont tous deux des humains (Devereux et al., 2012, p. 227). Pour Devereux, l'objectif le plus immédiat en science du comportement est de réintroduire de l'affect dans la recherche (Devereux et al., 2012, p. 223). La personnalité du savant intéresse la science en ce qu'elle explique la déformation du matériau, imputable à son manque, intra-psychiquement déterminé, d'objectivité. L'angoisse du chercheur, comme sujet d'étude, donne accès à l'essence de la situation d'observation. Si, comme le propose Devereux, l'angoisse est une donnée incontournable pour les sciences du comportement, nous devons envisager que l'angoisse puisse être source d'étonnement pour le chercheur. La question est alors de définir les conditions méthodologiques de transformation de l'angoisse en étonnement. Les affects deviennent alors des données pouvant être consignées comme objets d'une analyse du travail du chercheur.

Nous utilisons, pour notre part, un « journal d'étonnement » (Delotte, 2006), comme instrument intermédiaire entre le rapport à l'objet et le rapport à soi. Le journal collige des notes d'observation de natures cognitive et affective et recueille des réflexions personnelles (émotions, hypothèses). Dans le cadre de notre thèse, nous notons les moments qui suscitent des réactions fortes pendant l'écoute des épisodes de la série. Cette information permet à la fois de reconnaître les moments où notre sensibilité risque de biaiser notre interprétation et de cibler les moments où notre sensibilité nous dit qu'il se passe quelque chose d'important. Nous notons dans le journal le moment de l'entretien (time stamp), nos commentaires objectifs et notre ressenti dans l'écoute en prenant soin de les distinguer à l'aide d'un code de couleur. Ainsi constitué, le journal de bord a plusieurs fonctions : paradigmatique, heuristique et cathartique. Sur le plan paradigmatique, le chercheur peut se référer au journal de bord afin de distinguer, d'une part, ce qui tient de sa réception et des réactions personnelles et interpersonnelles teintées de valeurs et, d'autre part, ce qui est guidé par sa question de recherche et son paradigme. Ainsi, face au corpus de Les persévérants, notre déception concerne la science telle qu'elle se pratique quotidiennement dans notre discipline.

En premier lieu, Les persévérants présente des experts qui entretiennent un rapport avec le phénomène du décrochage scolaire en termes de « facteurs » de risque et de protection, en contraste avec notre intérêt pour la compréhension du vécu des jeunes dans cette situation. Cette rupture entre notre idéal et la pensée scientifique dominante génère des affects tristes (dégout, colère, etc.). En second lieu, les concepteurs du docu-feuilleton offrent des significations quasi sans équivoques de l'œuvre, comme en atteste la structure familière du récit (situation initiale, péripétie et dénouement heureux), la banalité des lieux et des injonctions (gérer son stress, développer son potentiel, sortir de sa zone de confort) et les commentaires de la réalisation à l'écran complétant l'information manquante pour le téléspectateur. Par exemple, le diagnostic de trouble de déficit de l'attention (TDA) d'un élève est présenté à l'écran lorsqu'il prend la parole.

Sur le plan heuristique, le contenu du journal de bord peut aiguiller le chercheur sur des événements et des situations qui, dans son objet, lui paraissent intuitivement importants et qui doivent être investigués. Il peut alors faire émerger des idées nouvelles.

Par exemple, à l'épisode quatre, lorsque l'enseignante responsable fait le point auprès des élèves par rapport au programme, nous avons noté : « L'enseignante se rend compte après dix semaines que le format atelier n'est pas adapté aux élèves. Y a-t-il une communication entre les experts et l'équipe école ? ».

Enfin, par l'association libre, le journal de bord a une fonction cathartique. Il permet de vider la charge émotionnelle suscitée par l'écoute de l'émission. Les aspects « psycho-affectifs » dans l'observation du quotidien sont pris en compte dans le journal, de même que « l'implication subjective des étudiants dans la découverte de la réalité socioculturelle » (Cifali-Bega, 2014, p. 151). Par exemple, lorsqu'un des experts se présente aux élèves au premier épisode en faisant l'étalage de ses réalisations, nous avons noté : « Aucune humilité, ni sensibilité pour la réalité des jeunes. Son attitude est complaisante ».

L'étonnement dans la relation entre le chercheur et ses pairs : la dimension historico-culturelle (aménagements 4, 5 et 6)

Dans sa dimension historico-culturelle, le renouvellement de l'étonnement implique la présence d'un collectif. Pour Vygotski : L'individu devient sujet psychologique quand il se met à employer à son propre égard et à sa manière propre, unique en son genre, les formes de conduite que les autres ont employées d'abord envers lui. Il fait seul et autrement ce qu'il a d'abord expérimenté avec eux, une tête au-dessus de lui-même dans une zone de développement potentiel (Clot, 2015, p. 210). L'individuation se fait donc dans « la socialisation qui affecte les activités les unes par les autres, les unes dans les autres comme autant d'affections qui engendrent des "fluctuations" du pouvoir d'agir, des mouvements de développement ou d'empêchement passant par des affects » (Clot, 2015, p. 209).

Pour Kapp (2015), l'accès à un réseau de sociabilité permet au doctorant d'apprendre les règles, souvent implicites, et les normes de la pratique de l'écriture de la thèse. Or, Kapp rapporte que la socialisation fait souvent défaut chez les doctorants en sciences sociales, car celle-ci se limite souvent aux échanges d'e-mails. On le voit, la part d'autrui dans le processus de recherche est généralement réduite à ceux ayant pris une part active et légitime dans la recherche (ex. l'analyse des données, la rédaction de l'article, l'octroi de ressources, etc.). Toutefois, le travail de recherche est aussi redevable à l'ensemble des discussions, plus ou moins formalisées, auxquelles participent le chercheur et ses collègues.

Un dispositif d'étonnement doit donc permettre l'accompagnement, la formation et le penser ensemble (Cifali-Bega, 2014) car ce sont les connaissances et les expériences accumulées qui distinguent un étonnement qui n'aboutit qu'à une critique et qui ne transforme nullement celui qui le porte, d'un étonnement qui le met en mouvement. La pratique d'un « journal d'étonnement », dont la rédaction est accompagnée par des séances de groupe a pour but d'« objectiver l'altérité et de l'analyser en termes raisonnés » (Cifali-Bega, 2014, p. 151).

Ainsi, nous partageons le point de vue du collectif Thésards mobilisés dans le travail collectif (TMTC, 2015) selon lequel « la socialisation doctorale en sciences sociales est un processus tout aussi collectif qu'individuel. » Selon eux, les différentes instances qui constituent le laboratoire de recherche (séminaires, ateliers, groupes de lecture, etc.), façonnent les doctorants et sont travaillées par ceux-ci par des opérations de (dés) investissement ou de réappropriation de dispositifs conçus pour et par eux. Or, ces espaces sont généralement négligés dans les recherches alors qu'ils peuvent être générateurs de l'étonnement.

Le laboratoire d'étonnement

Nous proposons à présent une méthodologie permettant au chercheur de multiplier ses points de vue, de confronter ses interprétations et de travailler ses angoisses. D'abord, le laboratoire doit être un environnement capacitant (Mayen, 2016, cité dans Thievenaz, 2014). Ensuite, le laboratoire doit être un « espace protégé » (Bourgeois & Nizet, 1997, cité dans Thievenaz, 2014) permettant au sujet de tenter l'aventure de l'étonnement et de l'enquête à l'abri des enjeux de production et de performance. Dans cette partie, nous dessinons le fonctionnement du laboratoire d'étonnement en nous appuyant sur les expériences du laboratoire de changement d'Engeström (1996) et des groupes Balint (Moreau-Ricaud, 2001). Nous illustrerons ce fonctionnement par nos pratiques d'analyse de la série Les persévérants.

Un espace capacitant

Considérant que les chercheurs sont des travailleurs, nous nous inspirons du laboratoire de changement conçu et mis en œuvre par Engeström (Engeström et al., 1996). Ce laboratoire est un espace aménagé dans un milieu de travail dans lequel une variété d'instruments est disponible pour analyser les perturbations et construire de nouveaux modèles de pratiques de travail. Le laboratoire fait du changement un principe transformateur des pratiques des travailleurs et a donc pour enjeu la définition d'une Zone de proche développement pour le groupe (Engeström, 2015), c'est-à-dire la distance entre les pratiques actuelles et la solution générée collectivement. Le laboratoire de changement est constitué d'espaces permettant de représenter l'activité du travailleur, d'un équipement vidéo, d'outils pertinents pour l'analyse et d'une bibliothèque de référence.

Les espaces sont divisés selon trois niveaux d'abstraction et de généralisation théorique des pratiques professionnelles : un « espace miroir », un espace des « idées et outils cognitifs intermédiaires » et un espace des « modèles et visions ». L'espace « miroir » représente une analyse ethnographique des pratiques à partir de situations de travail filmées, d'entrevues, de notes d'observation, etc. et des situations particulièrement problématiques et perturbatrices. Le miroir des problématiques du présent est comparé au miroir des expériences passées.

Au fur et à mesure du travail dans le laboratoire de changement, les participants passent dans un second espace en constante évolution, celui des « idées et outils cognitifs intermédiaires » avec lesquels ils peuvent expérimenter (par exemple, les horaires et organigrammes des processus, les diagrammes organisationnels, les catégorisations des réponses aux entretiens, les techniques pour la génération d'idées et la résolution de problèmes, etc.). Le troisième espace est employé pour représenter les « modèles et visions », soit les outils théoriques et les concepts analytiques. Les sources systémiques des problèmes récurrents y sont conceptualisées et les différentes étapes de l'activité y sont décrites afin de permettre au travailleur de se situer.

Le laboratoire du changement propose une démarche itérative : la solution collective est évaluée d'un atelier à l'autre par les participants à l'aide d'instruments comme des journaux, des vidéos. Par exemple, les participants sont réunis dans une salle avec projecteur pour visionner le documentaire *Les Persévérants*. Ils ont à leur disposition des tableaux permettant de noter les éléments-clés émergeant des discussions ainsi que des cahiers de notes pour la rédaction individuelle préalable à la discussion de groupe. De plus, un enregistreur audio et un appareil photo permettent de garder des traces des discussions et des écrits sur les tableaux. On le comprend, le laboratoire de changement offre un système d'instruments qui comprend à la fois de multiples artefacts cognitifs, des moyens sémiotiques pour l'analyse et les outils primaires simples utilisés dans le travail quotidien et apportés au laboratoire pour l'examen, le remodelage et l'expérimentation. L'emploi « d'artefacts médiateurs » comme le modèle par le travailleur ne permet pas uniquement de mener sa tâche, mais modifie radicalement la tâche et lui permet de faire émerger ses capacités.

Un espace sécurisant d'expression des affects

En plus d'être un espace de redéfinition du travail, le laboratoire d'étonnement doit fournir un cadre propice à l'expression de l'affect. En ce sens, le laboratoire d'étonnement s'inspire du fonctionnement des groupes de discussion de cas cliniques tels que la méthode du groupe Balint (Moreau-Ricaud, 2001). Selon cette méthode, des soignants volontaires sont réunis (8 à 12) sur une base régulière pour l'exposé des cas qui leur posent problème dans leur pratique. Le soignant narre la prise en charge du patient et procède par associations libres, laissant les manifestations de son contre-transfert se présenter. Les autres collègues posent ensuite des questions, font des commentaires, donnent leurs impressions et essaient d'aider à mieux comprendre la relation établie par le soignant avec son patient, souvent à son insu. La visée du groupe Balint est de changer l'habitus du soignant et lui faire développer de nouvelles habitudes d'écoute. Elle cherche à sensibiliser les soignants aux manifestations de l'inconscient du patient (et du sien) dans la rencontre singulière de la consultation. Le groupe de discussion est régulé par un leader. Toutefois, celui-ci doit se fondre autant que possible dans le groupe. Le leader ponctue l'avancée ou l'arrêt dans l'élaboration, signale des points oubliés, peut faire des interprétations, centrées de préférence sur le travail collectif des participants. Deux principes sous-tendent le fonctionnement des groupes de discussion de cas clinique : la régularité et une culture de travail commune fondées sur le partage volontaire et l'écoute.

La régularité du groupe

Les activités se déroulent sur une base régulière. Cette régularité ritualise les activités collective et individuelle. Un rituel est un système codifié de pratiques collectives, sous certaines conditions de lieux et de temps, ayant un sens vécu et une valeur symbolique et qui implique la mise en jeu du corps et un certain rapport au sacré (Maisonnette, 1988). Les rituels se répètent et chacun adopte la posture adaptée sans qu'il soit nécessaire de reconstruire l'activité à chaque fois (Clot et Faïta, 2000). De plus, l'instauration d'un rituel aide à créer un climat sécurisant pour les participants. Ainsi, pour reprendre l'exemple de Les persévérants, des groupes d'analyse de l'activité du chercheur ont eu lieu sur une base hebdomadaire ou mensuelle selon la disponibilité des participants. Leur contenu était plus ou moins prédéterminé selon les besoins du chercheur. Une certaine flexibilité était de mise dans le déroulement. En effet, une activité trop régulée, cherchant à émuler l'univers contrôlé de l'expérimentation en laboratoire, aurait inhibé les affects des participants. La mise en œuvre de cadre moins rigide, bienveillant, orienté par une démarche formative rigoureuse, a donné au chercheur l'opportunité d'exprimer à la fois ses angoisses, son étonnement et sa créativité.

De telles activités permettent de prendre le temps de discuter de sa démarche et du vécu avec des pairs qui vivent des questionnements similaires. La discussion permet un travail d'explicitation de sa posture, de ses méthodes et hypothèses dans la visée de mieux se situer par rapport à sa recherche, d'être validé dans sa démarche, mais aussi de prendre un recul par rapport à ce qu'on fait et voir son projet sous un autre éclairage. L'instauration de ces ateliers dans la routine du chercheur offre la possibilité de faire un aller-retour entre le travail individuel et la confrontation des idées. Il faut d'abord faire des essais, puis les présenter au collectif pour débloquer les problématiques qui surgissent tout au long du processus. L'activité de co-développement permet aux chercheurs de partager l'étonnement et/ou de transformer l'angoisse suscitée au contact de données. Il ne s'agit pas d'un outil méthodologique en lui-même, mais d'une situation dans laquelle la créativité méthodologique peut s'exercer. Plusieurs méthodes peuvent être testées de manière séparée ou conjointe.

Une culture commune de bienveillance

Le partage de son expérience, de ses affects et de ses angoisses par le chercheur demande aux participants du groupe une expérience de travail similaire à celle du chercheur, un désir et une capacité de l'écouter. D'abord, l'activité de discussion de cas cliniques regroupe des participants partageant une même qualification professionnelle et dont les activités sont suffisamment homogènes (Fablet, 2004). Nous avons observé que le groupe doit être constitué de participants ni trop homogènes, ni trop hétérogènes afin de permettre un équilibre entre les dimensions cognitives et affectives de l'activité. Les participants aux activités du laboratoire d'étonnement partageaient minimalement des connaissances telles les caractéristiques de l'objet de recherche, la thématique ou les méthodes de recherche. L'hétérogénéité rend plus probable l'émergence de débats entre des points de vue diversifiés sur l'objet au risque d'inhiber l'expression des affects et des idées de ceux qui sont moins à l'aise avec la prise de parole en groupe. Un groupe constitué de participants ayant une formation et des méthodes ou des objets de recherche similaires, mais ayant vécu des expériences de travail différentes offre une plus grande opportunité d'ouvrir les possibles et est plus propice à l'émergence de l'étonnement. L'homogénéité des participants aurait certes créé un espace sécurisant pour l'évocation des affects, mais aurait mené à une pensée unique et une attitude complaisante lors des discussions.

Par ailleurs, tous les participants n'ont pas les mêmes capacités et ressources pour prendre la parole. Des tensions peuvent surgir lorsqu'une personne ou un sous-groupe de participants prennent plus d'espace dans la discussion. Certains participants peuvent alors se désengager du travail, ce qui limite l'apport possible d'idées nouvelles au groupe. La parole de chacun doit être considérée d'égale importance par souci de bienveillance et pour assurer l'horizontalité des relations. Dans notre expérience, une période de travail individuel a été instaurée en préambule à la discussion de groupe afin que les participants n'apportent pas d'emblée des arguments théoriques susceptibles d'inhiber l'expression d'affects. En effet, pendant l'écoute de Les Persévérants, les participants devaient prendre en note leurs impressions et réactions suscitées par l'objet. À la suite du visionnement, les observateurs écrivaient un court texte de réflexion. Leurs réactions à chaud étaient recueillies plutôt qu'un texte rédigé après une période plus ou moins longue suivant le visionnement. L'observation de groupe et la rédaction du texte étaient suivies d'une table ronde au cours de laquelle les impressions de chacun étaient d'abord exprimées à tour de rôle puis donner librement lieu à un dialogue collectif. Enfin, la compétence d'écoute se fonde sur la compréhension empathique et l'acceptation positive inconditionnelle (Rogers et Kirschenbaum, 2014).

Thievenaz (2014) propose quatre types d'indices pouvant être mobilisés dans le repérage des différents modes d'expression de l'étonnement du sujet en situation d'action : les indices lexicaux et exclamatifs, les indices intraréplicatifs tels que les silences, les indices prosodiques et les indices comportementaux. Nous pouvons ainsi avoir accès aux aspects qui étonnent nos collègues. L'objectif est d'enrichir les perceptions du chercheur par la confrontation des points de vue et des réactions. Ainsi, l'observation de groupe permet de se servir des réactions sensibles comme données qui nous renseignent sur la part du subjectif dans l'interprétation des données audio-visuelles et sur les moments qui font sens ou posent un problème dans le traitement de la question de recherche.

Conclusion

Dans cet article, nous avons soutenu qu'en tant qu'affect qui augmente la puissance d'agir et rétablit le désir (Spinoza et Misrahi, 1677/2016), l'étonnement joue un rôle direct dans le processus de recherche.

Il implique une suspension du cours habituel de l'activité pour une ouverture de l'objet au questionnement et une transformation des habitudes d'observation (Eco, 1965). En effet, l'étonnement se traduit à la fois dans l'arrêt, qui est son signe comportemental le plus visible, et dans la reprise qui entraîne aussitôt l'exploration. Ainsi, l'étonnement n'est pas une affection passive, il affirme plutôt une disponibilité au monde et à soi, il est autant patience que passion (Astier, 2014). S'étonner, c'est pouvoir être suffisamment confiant pour accepter d'être mis à mal par ce que l'on ne comprend pas, par ce qui survient et nous met en défaut. La confiance est nécessaire pour « préserver un espace d'ignorance, d'incertitude, d'indéterminé, une capacité à s'émerveiller de tout et de rien » (Cifali-Bega, 2014, p. 146). S'il n'y a pas assez de confiance, alors la déstabilisation crée la défense et la fermeture, au lieu de l'ouverture, la recherche et l'aventure.

Nous avons donc dessiné dans cet article un laboratoire favorable au renouvellement de l'étonnement. Pour un doctorant, il est « difficile de réunir, dans une durée de trois ans, les conditions matérielles, empiriques, théoriques, mais surtout relationnelles » lui permettant de mener sa thèse à terme (Nicourd, 2015). Le doctorant, par son statut d'apprenti chercheur, n'a généralement ni le choix ni les moyens de se constituer son propre environnement de recherche. Dans notre situation, la modélisation d'un laboratoire d'étonnement en lieu de méthodologie découle de la nécessité de remettre le désir sur les rails à la suite d'une panne ressentie, d'une quarantaine, en rapport avec notre corpus. Mais il part aussi d'un désir, plus profond, à la fois d'un changement dans l'organisation du travail universitaire en faveur d'un espace collectif, capacitant et sécurisant intermédiaire entre le travail individuel et la vie collective dépersonnalisant du laboratoire, et un désir d'ouverture des sciences sociales à l'étonnement. En ce sens, le laboratoire d'étonnement constitue un acte de résistance qui consiste à s'appuyer sur l'injonction à l'autonomie produite par l'institution qui laisse à l'étudiant le soin de gérer lui-même ses tensions en la retournant contre elle-même.

Nous affirmons alors notre désir d'autonomie dans la gestion de notre démarche d'écriture par l'appropriation des espaces de travail et l'affirmation de notre capacité à les transformer. Enfin, l'étonnement engage le social à double titre : par la mise en place des conditions intersubjectives de son émergence dans le laboratoire de l'étonnement bien sûr, mais également par les effets sociaux qu'aura une production inattendue sur un phénomène supposé ordinaire. La transmission écrite de cette production pose également de nouvelles questions sur les cadres institutionnels imposés à l'écrit. Nous retiendrons, en conclusion, le commentaire par Roland Barthes des premiers articles de jeunes chercheurs : Il faut donc résister à vouloir organiser, programmer ces études, dont l'écriture reste très diverse (...) c'est d'ailleurs au moment où la recherche parvient à lier son objet à son discours et à déproprier notre savoir par la lumière qu'elle porte sur des objets mieux qu'inconnus : inattendus, c'est à ce moment-là qu'elle devient une véritable interlocution, un travail pour les autres, en un mot : une production sociale (Barthes, 1972, p. 5).

Bibliographie :

Aristote (1879). *Métaphysique* (J. Barthélémy-Saint-Hilaire, Trad.). Paris : Germer-Baillière.

Aristote et Auffret, S. (1997). *Poétique*. Paris, France : Éditions Mille et une Nuits.

Astier, P. (2014). Figures de l'étonnement. *Éducation Permanente*, 200, 191-200.

- Barisnikov, K. et Petitpierre, G. (1994). Vygotsky. Défectologie et déficience mentale. Neuchâtel: Delachaux et Niestlé.
- Barthes, R. (1972). Jeunes chercheurs. *Communications*, Vol. 19, n° 1, 1-5.
- Becker, H. S. (2002). Les ficelles du métier : comment conduire sa recherche en sciences sociales. Paris: Éditions La Découverte.
- Bourgeois, E. et Nizet, J. (1997). Apprentissage et formation des adultes. Paris: Presses universitaires de France.
- Ciavaldini-Cartaut, S., Venet, M. et St-Gelais-Mérineau, P.-M. (2015). La capacité à être affecté et le pouvoir d'agir sur soi, avec autrui et sur son milieu. Un regard franco-qubécois sur l'expérience émotionnelle en enseignement et formation. Dans Actes du 6^e Séminaire International Vygotski, (pp. 219-233). Paris : Université Paris 8.
- Cifali-Bega, M. (2014). Une clinicienne saisie d'étonnement. *Éducation Permanente*, 200, 143-154.
- Clot, Y. (Éd.). (1999). Avec Vygotski. Paris: La Dispute.
- Clot, Y. (2008). Travail et pouvoir d'agir. Paris: Presses universitaires de France.
- Clot, Y. (2015). Vygotski avec Spinoza, au-delà de Freud. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, Tome 140, n° 2, 205-224
- Clot, Y. et Faïta, D. (2000). Genres et styles en analyse du travail. Concepts et méthodes. *Travailler*, 4, 7-42.
- Collin-Vallée, T. (2015). L'injonction à persévérer : Intervenir en contexte de télé-réalité (Thèse de spécialisation inédite). Montréal : Université du Québec à Montréal.
- Coustille, C. (2014). Qu'est-ce qu'une thèse barthésienne ? *Revue Roland Barthes*, 1. Consulté à l'adresse http://www.roland-barthes.org/article_coustille.html
- Daignault, D. (2014, février 2018). Les persévérants : au cœur du décrochage scolaire. Agence QMI. Consulté à l'adresse <http://fr.canoe.ca/divertissement/telemedias/nouvelles/archives/2014/02/20140218-152124.html>
- Damasio, A. R. (2010). L'erreur de Descartes: la raison des émotions. Paris: Odile Jacob.
- Delotte, C. (2006). Le Journal d'étonnement. Lidil. Revue de linguistique et de didactique des langues, 34. Consulté à l'adresse <http://journals.openedition.org/lidil/25>
- Descartes, R. (1637). Discours de la méthode. Paris : Hachette.
- Devereux, G., La Barre, W., & Sinaceur, H. (2012). De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement. Paris : Flammarion.
- Dumas, H. (2014, février 2020). Neuf ados, zéro décrochage. La Presse. Consulté à l'adresse <http://www.lapresse.ca/debats/chroniques/hugo-dumas/201402/20/01-4740716-neuf-ados-zero-decrochage.php>
- Eco, U. (1965). L'œuvre ouverte. Paris : Éditions du Seuil.
- Engeström, Y. (2015). Learning by expanding: an activity-theoretical approach to developmental research (Second edition). New York, NY: Cambridge University Press.
- Engeström, Y., Virkkunen, J., Helle, M., Pihlaja, J. et Poikela, R. (1996). The change laboratory as a tool for transforming work. *Lifelong Learning in Europe*, Vol. 1, n° 2, 10-17.
- Fablet, D. (2004). Les groupes d'analyse des pratiques professionnelles : une visée avant tout formative. *Connexions*, 82 (2), 105. <https://doi.org/10.3917/cnx.082.0105>
- Ferron, S. et Baer, M. (2014). Les persévérants [Série documentaire]. Montréal: ICI RDI.

- Goulet, M.-H. (2014, février 2013). « Les Persévérants » : une classe à part. TV Hebdo. Consulté à l'adresse <http://www.tvhebdo.com/actualites-tele/les-perseverants-une-classe-a-part/6158>
- Hollander, J. A. et Einwohner, R. L. (2004). Conceptualizing Resistance. *Sociological Forum*, Vol. 19, n° 4, 533-554.
- Jobert, G. et Thievenaz, J. (2014). L'homo demirans ou l'homme qui, s'étonnant, devient connaissant. *Éducation permanente*, 200, 33-42.
- Kapp, S. (2015). Un apprentissage sans normes explicites ? La socialisation à l'écriture des doctorants. *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie*, 10. Consulté à l'adresse <https://socio-logos.revues.org/3008>
- Maisonneuve, J. (1988). Les rituels. Paris : Presses universitaires de France.
- Martuccelli, D. (2004). Figures de la domination. *Revue française de sociologie*, Vol; 45, n° 3, 469-497.
- Mayen, P. (2016). Apprendre à produire autrement : quelques conséquences pour former à produire autrement. *Pour*, 232 (4), 97-116.
- Moreau-Ricaud, M. (2001). Le groupe Balint a cinquante ans. *Topique*, Vol. 3, 76, 93-102.
- Nicourd, S. (2015). Les processus de désengagement dans le cadre du travail doctoral. *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie*, 10. Consulté à l'adresse <https://socio-logos.revues.org/2996>
- Ordre des Psychologues du Québec. (2018). Les données probantes : Pour une pratique éclairée, responsable et rigoureuse de la psychothérapie. [https://www.ordrepsy.qc.ca/documents/26707/63191/LES + DONN % C3 % 89ES + PROBANTES ++POUR + UNE + PRATIQUE + % C3 % 89CLAIR % C3 % 89E % 2C + RESPONSABLE + ET + RIGOREUSE + DE + LA + PSYCHOTH % C3 % 89RAPIE/75161e4c-0afb-45a5-9777-8ea4f064d2c0](https://www.ordrepsy.qc.ca/documents/26707/63191/LES+DONN%C3%89ES+PROBANTES++POUR+UNE+PRATIQUE+%C3%89CLAIR%C3%89E%2C+RESPONSABLE+ET+RIGOREUSE+DE+LA+PSYCHOTH%C3%89RAPIE/75161e4c-0afb-45a5-9777-8ea4f064d2c0)
- Rochex, J.-Y. (1997). Note de synthèse [L'œuvre de Vygotski : fondements pour une psychologie historico-culturelle]. *Revue française de pédagogie*, 120, 105 – 147.
- Rogers, C. R. et Kirschenbaum, H. (2014). L'approche centrée sur la personne : anthologie de textes. Genève : Le Touvet - Ambre.
- Roy, M.-J. (2014, février 2024). Les persévérants, à ICI RDI : pour inciter les jeunes à « raccrocher ». Le Huffington Post Québec. Consulté à l'adresse http://quebec.huffingtonpost.ca/2014/02/24/les-perseverants-rdi-inciter-jeunes-raccrocher_n_4850416.html
- Spinoza, B. et Misrahi, R. (1677). Éthique. Paris : Librairie générale française.
- Thievenaz, J. (2014). Repérer l'étonnement : une méthode d'analyse du travail en lien avec la formation. *Éducation Permanente*, 200, 81-96.
- TMTC, C. (2015). L'horizon vertical de la recherche. *Socio-logos. Revue de l'association française de sociologie*, 10. Consulté à l'adresse <https://socio-logos.revues.org/2975>
- Vygotski, L. S. (2005). Psychologie de l'art. Paris : La Dispute.
- Clot, Y. (2003). L. Vygotski - Conscience, inconscient, émotions. Paris : La Dispute.
- Vygotsky, L. S. (2014). Théorie des émotions : étude historico-psychologique. Paris : L'Harmattan.